

Dimanche après-midi 31 juillet 1898,
église Saint-Nicolas de Strasbourg

« Tout bon arbre porte de bons fruits. »
(Matthieu 7, 17-21)

« Heureux les... » - ainsi commence le Sermon sur la montagne (*Matthieu 5, 3*). Quand il prononce ces mots de délivrance à l'adresse d'une humanité affligée, une douce lumière se répand sur le visage de Jésus. Mais voici qu'il se redresse. Un trait d'orgueil surhumain se dessine autour de ses lèvres, lorsque lançant d'une voix forte ses « Mais moi je vous dis », il met en pièces les anciennes lois et qu'il veut apprendre aux hommes la morale du cœur qui prépare au Royaume de Dieu. Et puis, vers la fin, son visage se fait sévère et s'assombrit, lorsqu'il prévient : « Ceux qui me disent "Seigneur, Seigneur !" n'entreront pas tous dans le royaume des cieux... »

La succession de ces trois moments du *Sermon sur la montagne* a quelque chose d'énigmatique. On ne comprendra pas comment Jésus a pu passer de la douceur des *Béatitudes* à la rudesse de l'admonestation: « Vous n'entrerez pas tous dans le royaume des cieux », si on ne se rend pas compte que pour lui ce royaume n'est pas situé dans un inaccessible lointain, au sommet des cieux, mais qu'il est appelé à se développer là où il est né, sur la terre, et que, ne cessant de s'étendre et de croître, il devra à la fin englober l'ensemble de l'humanité. Alors, la béatitude céleste aura gagné la terre entière.

Aussi n'a-t-il pas dit : Heureux seront les doux dans le ciel, mais: Heureux, ils le sont déjà sur terre. « Ils hériteront la terre! » Il a formulé le nouveau commandement de l'amour et de la liberté intérieure, en s'opposant de toute sa personne aux anciennes lois : « Vous avez appris que... Mais moi je vous dis... » Il a appelé à entrer résolument dans ce royaume de l'amour, en posant clairement une exigence: « Entrera dans le royaume des cieux celui-là seul qui fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux ». Car, voyez-vous, il n'en va pas du royaume des cieux comme du royaume terrestre. Dans celui-ci on entre par la naissance, le moyen de la chair ; dans celui-là, on entre par la volonté, une volonté conforme à celle du Père céleste. Qu'est-ce que cela veut dire : faire la volonté de ce Père ? Qu'est-ce que cela signifiait pour Jésus ?

C'est cette volonté de son Père céleste qui l'a poussé dans sa trentième année à quitter sa famille et son métier de charpentier. C'est cette volonté qui l'a poussé à annoncer le Royaume de Dieu à travers la Galilée, en vagabondant d'un lieu à l'autre, méconnu et méprisé. C'est cette volonté qui l'a conduit à se présenter en Sauveur de son peuple et à « servir », comme il l'avait si justement dit un jour à ses disciples. Cette même volonté lui a fait prendre à un moment donné la route de Jérusalem pour y mourir, en Sauveur de son peuple et de toute

l'humanité. Obéir à la volonté de son Père céleste signifiait donc pour Jésus qu'il lui fallait agir en Sauveur et pour cela consacrer sa vie à prêcher et préparer la venue du Royaume de Dieu.

Quand donc il avait dit, vers la fin de son Sermon, que seuls entrèrent dans ce Royaume de Dieu ceux qui sur terre accompliront la volonté du Père céleste, il nous avertissait : les paroles ne suffisent pas, mais il faut des actes, il faut travailler en se mettant d'ores et déjà au service du Royaume.

Mais voilà que tu te demandes : qu'est-ce que je peux entreprendre, moi, en vue du royaume de Dieu ? Moi qui suis absorbé entièrement par mes tâches quotidiennes. Instituteur, je me dévoue à mes élèves jusqu'au soir. Ouvrière, je rentre si fatiguée de l'usine que c'est à peine si j'ai encore la force de prier avant d'aller me coucher. Mère de famille, je n'ai pas le temps de faire autre chose toute la journée que de m'occuper des enfants et du ménage. Veuve sans beaucoup de ressources, je peine à survivre...

Comment donc dans ces conditions, pourrions-nous, nous autres, travailler en plus pour le Royaume de Dieu ? Il ne nous est pas donné, comme aux missionnaires, de voyager par-delà les mers et d'aller prêcher l'évangile aux païens. Il ne nous est pas donné d'agir comme des infirmières ou des sœurs de charité qui se dévouent au chevet de ceux qui souffrent. Il ne nous est pas possible d'œuvrer ainsi tous les jours pour le Royaume, mais nous devons veiller péniblement aux nécessités de la vie terrestre dans le cercle étroit de notre milieu social.

À ces objections, la parabole de Jésus, avec sa comparaison entre le bon arbre et le mauvais arbre, répond bien mieux que je ne saurais le faire. Quand il est dit que « tout bon arbre porte de bons fruits », nous ne devons pas seulement songer à de superbes figuiers ou des grenadiers, tels qu'ils poussent dans les contrées ensoleillées, mais aussi à nos arbres fruitiers, plus modestes dans leur croissance et la taille de leurs fruits. Et il n'y a pas qu'eux, les fruitiers, qui sont de bons arbres ; les arbrisseaux de la forêt qui donnent des baies pour les oiseaux le sont tout autant. Et même encore un chétif arbre de ville, tout ratatiné, qui pousse dans un pot sur le rebord d'une fenêtre à l'arrière d'une cour entre des immeubles aux façades grises, même celui-là peut remplir une fonction heureuse, quand il inspire à un enfant malade des images de la grande forêt qu'il aimerait revoir.

De même que chaque arbre, pourvu qu'il soit bon, qu'importe son rang ou sa taille, peut donner de bons fruits, de même chaque activité, chaque travail, fût-ce quelque chose de très modeste, peut contribuer par ses effets à préparer le Royaume de Dieu et à répondre à la volonté de notre Père céleste. L'essentiel est dans la manière. Ce qu'illustre à nouveau l'exemple des arbres fruitiers. Lorsque dans nos champs je contemple un des arbres et que je vois comment il se dresse là, chargé de sa masse de fruits, j'ai le sentiment parfois qu'il me parle, qu'il m'adresse un message : regarde, toute l'année je suis au travail, je fais éclore des bourgeons, je fleuris et forme des fruits, afin de vous servir, vous les hommes, en particulier.

Je ne vis pas pour moi, mais pour la vie. Dieu m'a planté là pour vous enseigner, vous les hommes, pour vous montrer de quelle manière, de votre côté, vous pouvez remplir votre mission sur la terre et accomplir ainsi la volonté de votre Père céleste en son Royaume.

Ce sentiment de sérénité, que donne la conscience que l'on ne travaille pas seulement pour soi, mais pour les autres, devra pénétrer l'âme de chacun, là où il exerce son métier. Toi, l'ouvrière accablée, dans l'atelier surchauffé où tu transpires et où tes mains n'en peuvent plus, penses que tu travailles pour entretenir les tiens et qu'ainsi tu agis dans le sens du Royaume de Dieu. Tu connaîtras alors un peu de paix. Et toi, l'instituteur, quand les enfants mettent ta patience à l'épreuve et que tu es tenté de désespérer de ton métier, dis-toi que tu contribues à former des hommes, des chrétiens, et ainsi, en te rappelant ce qui fait le sens de ton activité, tu te sentiras apaisé, éclairé par l'idée du Royaume de Dieu à venir. De même la femme qui s'occupe de ses enfants et veille sur sa maison, elle doit savoir qu'elle accomplit une tâche nécessaire au développement de la vie et qu'ainsi c'est la volonté du Père céleste qu'elle accomplit, qu'ainsi c'est à son Royaume qu'elle prend part.

Si tous nous agissons dans cet esprit, comme des enfants de Dieu, là où le destin nous a placés, une certaine joie du cœur, qu'autrement nous n'aurions pas connue, illuminera notre vie. Observez que le bon arbre ne porte pas ses fruits d'un air las et chagrin sur des branches nues, mais qu'il resplendit du printemps à l'automne, qu'il se vêt de fleurs et de feuilles qui à la fin se rehaussent encore de couleurs, quand les fruits achèvent de mûrir. Notre travail, de même, devra se dérouler avec entrain et dans la joie, parce que justement, et non paradoxalement, ce n'est pas pour nous que nous le faisons, mais pour autrui, en partage, comme un ouvrier du Royaume à venir et selon la volonté de notre Père qui est aux cieux.

Cette joie terrestre contient déjà quelque chose de la béatitude propre à son Royaume - et celui qui ressent cela comprendra aussi ce mot de Jésus, rapporté par *Luc* (17, 21) : « Le Royaume de Dieu ne vient pas de manière à frapper les regards... Il est au milieu de vous. » Voilà que nous pouvons comprendre maintenant comment la même bouche, dans un même sermon, a pu d'abord nous annoncer les *Béatitudes*, puis à la fin nous dire si sévèrement que n'entreront dans le royaume des cieux que ceux qui auront fait la volonté du Père. Car nous savons désormais que nous nous conformons à cette volonté dans la mesure même où par notre manière de remplir nos tâches quotidiennes, là où nous avons été appelés, nous agissons comme des ouvriers qui coopèrent au Royaume de Dieu. Et quand le soir nous répétons: « Que ton règne vienne » et « Que ta volonté soit faite » (*Matthieu* 6, 10), nous puiserons dans ces deux prières une force qui à la fois nous consolera des peines de la journée écoulée et nous donnera du courage pour affronter les tâches que le sort nous réserve encore. Qu'il en soit ainsi durant toute notre vie, jusqu'à ce que nous retournions, en fidèles serviteurs, reposer en paix chez notre Père qui est dans les cieux.

Albert Schweitzer
(*Predigten 1898-1948*, München, C.H. Beck, 2001)
Traduction Jean-Paul Sorg